

W. in cat. num.

HADEWIJCH D'ANVERS

POÈMES DES BÉGUINES
TRADUITS DU MOYEN-NÉERLANDAIS
PAR FR. J.-B. P.

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris-VI^e

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
DIX-SEPT EXEMPLAIRES
SUR ALFA CELLUNAF
NUMÉROTÉS DE 1 A 17
DONT 5 HORS COMMERCE
CONSTITUANT L'ÉDITION
ORIGINALE

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

Copyright 1954 by Éditions du Seuil.

LOUIS

Gethsemani Abbey
Library

3
Au Révérend Père
Louis Merton O.S.B.

hommage fraternel
in corde Jesu

Rome, 31 mars 1959

F. J. Bap. M. Porcia
O.S.B. Carth.

courants spéculatifs en langue vulgaire, dont les traces ont été retrouvées²⁰.

Les lignes qui caractérisent cette mystique sont faciles à tracer, car elle ne vise qu'un point et se hâte vers lui avec une sage impatience. Sans doute, les moyens sont chose par essence qui veut être dépassée, et l'effort pour le faire est commun à toute doctrine spirituelle, mais la recherche de l'immédiat est l'attitude foncière de la mystique spéculative, et nous ne pourrions manquer de revenir plusieurs fois sur ce motif : *sans milieu* (*sonder middel*), en traitant de ses tendances. Le dépassement s'applique ici aux paroles, aux raisons,

20. V. Grundmann, VII^e partie, § 4 (*Die Ketzerei im schwäbischen Ries*) et VIII^e partie, avec ses notes importantes et sa conclusion. L'auteur fait remarquer (pp. 430-31) que la mystique allemande n'est pas sortie (comme paraît le croire G. Théry, *Contribution à l'histoire du procès de M. Eckhart*, 1926) d'un développement théorique poussé à l'extrême par des théologiens trop épris de dialectique, mais d'un effort pour intégrer dans la théologie les expériences spirituelles des milieux populaires, en particulier des milieux féminins. Il cite des propositions répandues dès 1270 dans ces milieux et relevées par Albert le Grand, qui nous semblent aujourd'hui caractéristiques de la mystique d'Eckhart et de Ruusbroec (p. 430); il cite également certains poèmes de tendance spéculative et de date ancienne, en particulier le *Dreifaltigkeitslied* (p. 476, note). On hésita d'abord à reconnaître l'ancienneté de ce texte, précisément parce qu'il faisait pâlir « l'originalité » d'Eckhart. Grundmann note que ce mot ne s'applique point aux prédicateurs de la mystique allemande, et que ceci est la raison même pour laquelle les spécialistes ont tant de peine à formuler des attributions. « La contribution de chacun dans cette littérature, dit-il, ne peut pas être distinguée, et il est erroné de la rechercher : les théologiens se sont trouvés en présence d'une tâche historique et ils ont dû l'affronter en commun ». — Le R. P. Mens fait remarquer à son tour que si le génie ne saurait être contesté à Maître Eckhart, son originalité cependant n'a pas cessé de paraître moins grande à mesure qu'on l'étudie, depuis les dernières années du siècle passé (p. 166). Et l'auteur s'efforce de montrer la dépendance de la mystique spéculative allemande à l'égard de la *minnemystiek* des Pays-Bas, avec des arguments (en particulier philologiques, empruntés au R. P. Mierlo), qui ne sont pas tous également concluants. (*Minnemystiek* désigne le courant spirituel auquel appartiennent nos béguines, et comprend les deux aspects, affectif et spéculatif, dans leur continuité historique). — Sur la position dogmatique de Maître Eckhart, le R. P. Mens se rallie au jugement suivant : « Sans parler de sa bonne foi et de son orthodoxie subjective, toutes deux incontestables, on admet qu'il est resté objectivement orthodoxe quant au cœur même de sa doctrine, malgré que l'on rencontre accidentellement chez lui des expressions qu'il est impossible de défendre et qu'il faut taxer de panthéisme ou d'hétérodoxie. C'est en ce sens que Maître Eckhart est jugé aujourd'hui dans les cercles scientifiques les plus pondérés » (p. 167, note 185). L'accord nous semble moins général que ne le fait ici le savant historien des béguines.

aux signes, en un sens même aux œuvres et aux vertus. Plus encore, ce sont les distinctions personnelles qui doivent, selon ces auteurs, « défaillir » dans l'Unité. A la contemplation de l'Un — souvent qualifiée de néo-platonicienne — correspond dans l'âme un certain détachement de l'agir. Toutefois cette vacance intérieure, chez les docteurs dont la doctrine nous est le mieux connue, n'est pas une passivité de tout l'homme, une égoïste inertie; elle peut et doit s'accompagner au contraire d'une parfaite disponibilité envers le prochain, d'une inlassable diligence dans le devoir, mais sans que le loisir intime (*ledicheit*) en soit lésé. Cette mystique contemplative a pour point de départ l'exemplarisme : elle conçoit le développement spirituel comme un retour à ce qui *est*, à ce que nous fûmes de toute éternité et n'avons pas cessé d'être dans le Verbe. Par un nouveau dépassement d'ailleurs, après avoir « repris ce qui est à nous » et rejoint dans la pensée divine notre vérité idéale, elle veut qu'au delà des idées même, l'esprit se perde dans la simplicité de l'Essence. Mystique essentielle, mystique du retour à la Vérité innommée, de la « chute » des personnes dans l'abîme de la Dété, de la disparition des nombres et des modes : expressions qui ne laisseront pas d'alarmer d'abord les théologiens, et que toute la candeur de Ruusbroec aura de la peine à faire accepter. La raison, les vertus, les œuvres sont louées sans doute, mais on recommande à leur égard un détachement qui prête à confusion, et d'où quelques déserteurs, en fait, passeront au quiétisme. C'est le danger évident de cette voie. Toutefois, qui veut la suivre est invité d'abord à bien d'autres détachements : ces spirituels ramènent toutes les vertus à une sorte de liberté, mais c'est une liberté héroïque. Elle exclut toute recherche du créé et toute complaisance dans les biens acquis, tout repos dans un avantage personnel. Le dépouillement doit s'étendre à une simplicité intellectuelle absolue : que nul motif réflexe ne vienne entraver l'élan de l'esprit. *Sans pourquoi* (*sonder waeromme*) est encore une des formules de cette école : tout motif (intéressé) doit être banni. On reconnaît l'intuition spirituelle dont l'expression juste fut si passionnément cherchée au xvii^e siècle. Pour l'intelligence fidèle enfin, c'est la voie où cesse bientôt le discours : entre l'âme et son Amour, toute parole est une injuste mesure, l'esprit dont la louange est parfaite laisse Dieu en silence être Dieu.

Pour prouver qu'une telle mystique a sa place dans l'orthodoxie, il ne suffirait pas de rappeler, comme nous l'avons fait déjà, qu'elle

se retrouve (non pas atténuée ou mitigée, mais *située*) chez plusieurs auteurs dont la doctrine est sûre : il faudrait s'efforcer de montrer que les vérités en qui certaines familles d'âmes puisent une ivresse plus nécessaire, plus salutaire pour elles que l'air et le jour, — ces vérités suprêmes sont insaisissables comme le dernier bien de la vraie pauvreté. On ne peut exagérer la simplicité de Dieu, ni la plénitude de son Acte, ni l'immédiateté de sa présence à l'âme, on ne peut mesurer à l'amour la joie qu'il trouve à ce que Dieu soit *ce qu'Il* est. En ce sens, nous sommes assurés pour notre part que Hadewijch II et Ruusbroec sont des témoins fidèles : ce qui les ravit est une évidence trop pure pour souffrir même qu'on la défende²¹. Mais si la critique atteint certaines œuvres de cette école, si même elle songe à s'y risquer, c'est qu'elles sont descendues pour une part au niveau de l'accidentel. Au demeurant, tels que se présentent les textes, nous reconnaissons sans peine que les assertions isolées ont besoin de glose; en outre la mystique de l'Essence paraît avoir succombé à des interprétations aberrantes avant de trouver place, chez quelques saints docteurs, dans un juste ensemble où les esprits, comme des oiseaux accueillis par une ramure ombreuse, viendraient sans crainte se loger un jour. Et revenant ici aux béguines, à leur rôle précisément dans l'évolution et l'intégration de la mystique spéculative, il nous faut parler de leur nom énigmatique et des connotations remarquables que l'on trouve liées à son usage primitif.

On doit considérer comme à peu près certain, depuis les travaux du R. P. Mens, que le rapport de ce nom à celui de Lambert le Bègue, qui fut en effet l'un des premiers défenseurs des béguines, est inverse de celui jadis supposé : il se peut qu'on l'ait appelé de la sorte parce qu'il s'occupait d'elles, il est invraisemblable qu'elles lui doivent leur nom. Le P. Mens croit que béguine se rattache à *beige*,

21. Pour admirable que soit en vérité Ruusbroec lui-même et pleinement reconnue son orthodoxie, il ne semble pas que ses formules soient facilement comprises. Expliquer son langage comme hyperbolique, ramener au seul plan psychologique et relatif ce qui est dit en termes ontologiques et absolus — comme on le fait souvent — c'est lui enlever évidemment tout intérêt. On veut que le contemplatif soit la victime innocente d'une illusion d'optique intérieure, que dans la liberté excessive d'un enthousiasme bien excusable, il traduise en termes impropres la simplification de l'amour. Il serait étrange vraiment que l'impropre eût cette vertu exaltante, et que des héros de l'esprit l'eussent passionnément cultivé !

II

Mille signes font paraître
— les oiseaux, les fleurs, les champs et le jour —
que sur l'hiver et ses peines bientôt
les êtres fêteront la victoire.
Les caresses de l'été
leur promettent joie prochaine,
tandis que je souffre de si rudes coups.
Je serais joyeuse de même si l'amour me donnait
le bonheur, qui jamais ne me tint en sa grâce.

Mais au bonheur qu'ai-je donc fait
pour que jour après jour il me demeure hostile ?
pour que le sort oppresse ma personne
plus qu'il ne le fait de mille autres ?
qu'il laisse ma foi sans récompense
ou lui sourie, tout au plus, un éclair ?
Ah ! c'est ma faute sans doute :
Il me faut quitter ma part, et sur les routes
cheminer seule au gré du libre amour.

Si je pouvais me fier à l'amour,
je retrouverais la vie sereine,
les souffrances qu'en toute foi j'endure

pour Lui-même, fussè-je du moins certaine
que loyalement il les mesure
et jettera les yeux sur mes douleurs !
Il ne serait trop tôt, je pense :
mon écu est si plein de coups
qu'il n'est plus de lieu pour nouvelle entaille.

Qui porterait de bon gré ces disgrâces,
aurait ce qui faut à mon âme :
souffrir sans amertume
les pertes, les torts subis, les cœurs hostiles,
et dans l'épreuve, si dure soit-elle, trouver
la plus haute fortune.
Qui vécût ainsi
eût la vraie sagesse,
dont je souffre de manquer.

Deux fois puissant, l'Amour nous donne
blessures et consolations tour à tour.
Lui-même frappe et Lui-même guérit :
Comment s'abriter de cette inconstance ?
L'un risque sans regret tout ce qu'il peut avoir,
et l'Amour garde pour lui ses secrets ;
à tel autre il donne, s'il lui plaît,
les doux baisers de sa bouche ;
envers un autre encore, il proclame le ban.

Ah ! qui relèvera de sa peine
celui qu'Amour a banni ?
Amour même ! que l'âme se défende,
lui faisant hardiment face
et tenant pour égal avantage
douleur et joie qu'il impartit.
Que sans différence elle accueille ses dons :
ainsi d'Amour elle connaîtra merveilles
et pure jubilation.

Après tempêtes, le beau temps revient,
plus d'un jour, on en fait l'épreuve ;

colère un soir, paix le lendemain :
c'est ainsi que s'affermît l'amour.
Celui qu'amour affirme en ce creuset,
peines endurées le rendent si hardi !
qu'il le défie enfin : Je suis tout à Vous !
Je n'ai rien d'autre, Amour, dont je puisse vivre,
soyez à moi tout entier !

Si le sort enfin me laissait guérir,
qui m'a jusqu'ici pressée de sa haine,
je saurais encore être toute à l'amour,
et ma peine alors porterait son fruit.
En ses eaux profondes et redoutables,
je lirais ses verdicts, je m'y livrerais toute,
mon amour sans réserve accueillerait l'Amour.
De ma nature, sur la cime,
la faim sans doute s'apaiserait.

Que nous sommes lents à le satisfaire,
et qu'étrangers nous restons à l'amour !
de là notre misère. Ah ! sachez-le tous,
qui sans lâcheté saurait lui complaire
tiendrait son royaume et tous ses trésors ¹.

(Str. Ged. III.)

1. *L'envoi* qui termine certains de ces poèmes (la *tornada* provençale) est précédé dans les manuscrits du signe qui annonce le répons dans les livres liturgiques.

III

Pour tristes que soient la saison et les oiselets,
le noble cœur ne saurait l'être.

Mais qui veut affronter les travaux de l'Amour
devra de Lui seul apprendre

— douceur et cruauté,

joie et douleur —

ce qu'il faut éprouver pour aimer.

Les fières âmes qui ont grandi dans la dilection
et savent aimer sans que rien les apaise,
doivent être en tout temps
fortes et hardies,

toujours prêtes à recevoir
consolation ou affliction
au gré du seul Amour.

Les voies de l'Amour sont étranges :
le sait bien qui veut les suivre :
il trouble soudain le cœur assuré :
qui aime ne peut trouver constance.

Celui que la Charité
touche au fond de l'âme
connaîtra mainte heure désolée.

T A B L E

<i>Introduction</i>	7
Poèmes Spirituels	57
Nouveaux Poèmes	131
<i>Bibliographie</i>	186

Gethsemani Abbey
Library

4-21-1958

S.J.B.

21